

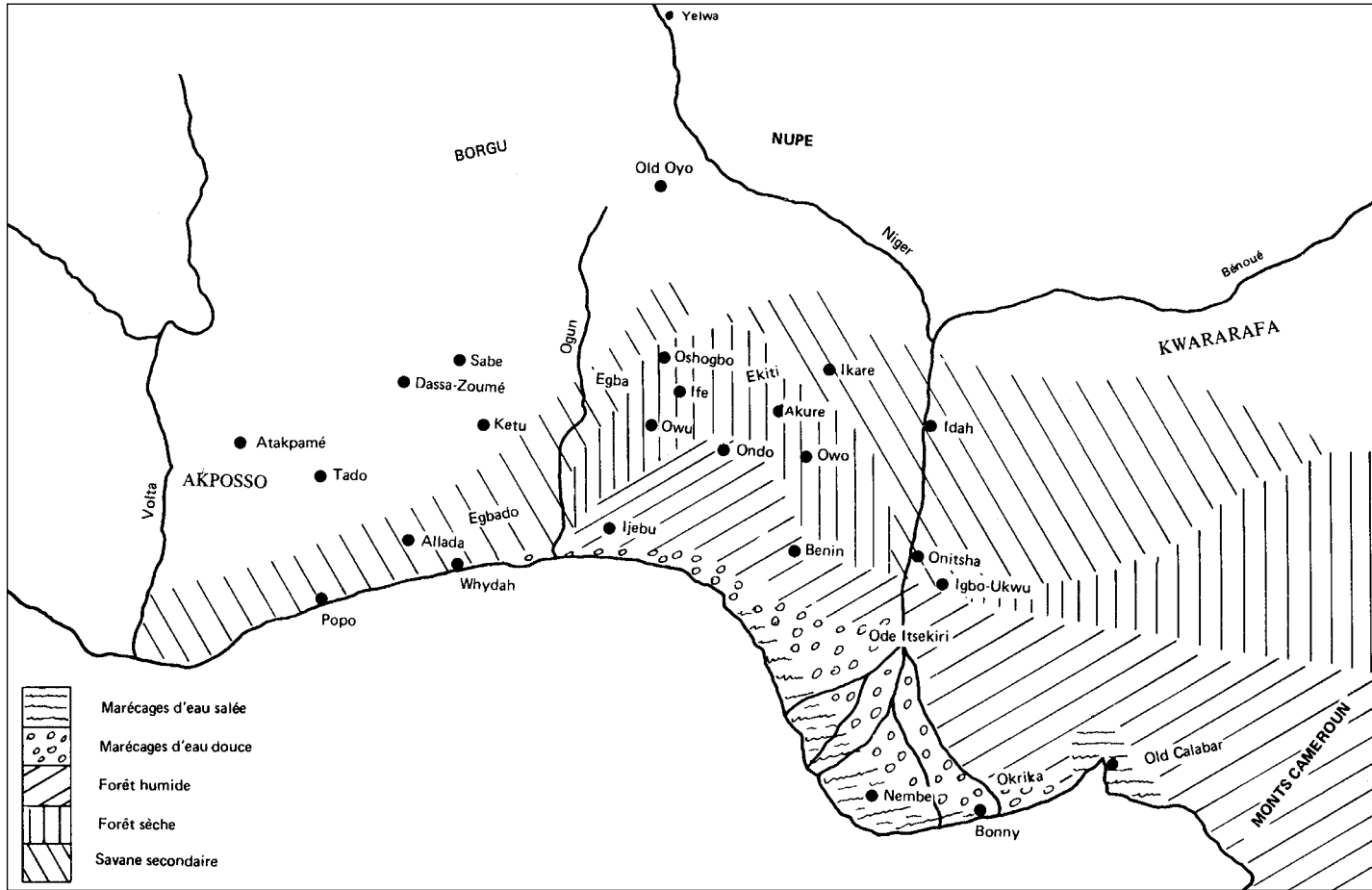
De la Volta au Cameroun

Allan Frederick Charles Ryder

Écologie et linguistique

Il y a huit siècles, la frange côtière de la région comprise entre la Volta et le Cameroun présentait un aspect peu différent de celui d'aujourd'hui. À l'intérieur des terres, les marécages du delta du Niger, les cordons de forêts étaient moins propres à l'établissement des hommes. Depuis, les abattages de la forêt, les cultures sur brûlis ont fait reculer la forêt au profit de la savane en plusieurs points. Dans les républiques actuelles du Togo et du Bénin, la forêt était moins étendue qu'au Nigéria, les cultures sur brûlis ont fortement détérioré la forêt claire existante. À l'est du Niger, l'agriculture a fait reculer ici également la forêt, et le palmier à huile a vu son domaine s'étendre.

Le travail de défrichement de la forêt dut commencer quand des populations noires s'installèrent pour la première fois dans la région il y a quelques milliers d'années. Il devait s'accélérer sensiblement avec la diffusion de la technique du fer, qui a favorisé le passage d'une économie de chasse et de cueillette à une économie agricole. Au V^e siècle de l'ère chrétienne, l'usage du fer avait pénétré dans la quasi-totalité de la zone forestière, ce qui a eu pour effet d'augmenter sensiblement la densité de la population. Ces traditions sont particulièrement vivaces parmi les Yoruba qui, historiquement, constituent le groupe le plus important de la région. Cependant, l'analyse dialectale de leur langue indique que les migrations se sont opérées de la forêt vers la savane. Nous constatons donc qu'il y a manifestement une contradiction entre l'analyse linguistique et les traditions historiques. On a pu émettre



« De la Volta au Cameroun, 1100-1500 » (carte A. F. C. Ryder).

l'hypothèse que cette contradiction pourrait s'expliquer par des mouvements de populations secondaires de la forêt vers la savane et en sens inverse.

On a identifié trois groupes principaux de dialectes yoruba¹. Les deux groupes qui semblent présenter les caractéristiques de la plus haute Antiquité et, de ce fait, de l'établissement le plus ancien sont le groupe central (comprenant les secteurs d'Ife, d'Ilesha et d'Ekiti) et le groupe du Sud-Est (comprenant les secteurs d'Ondo, d'Owo, d'Ikale, d'Illaje et d'Ijebu). Au XII^e siècle, tous ces secteurs se trouvaient à l'intérieur de la zone forestière. Le troisième groupe, dont les dialectes étaient parlés par les habitants d'Oyo, d'Osun, d'Ibadan et de la partie septentrionale du secteur d'Egba, formait le groupe du Nord-Ouest, historiquement associé à l'Empire oyo, et semble moins ancien que les deux autres. Cette analyse est corroborée par le mythe d'Ife, qui situe la création de la terre à Ife-Ife, alors que le mythe d'Oyo, recueilli par Samuel Johnson vers la fin du XIX^e siècle, attribue les origines des Yoruba à une migration en provenance de l'Est².

Une analyse comparable de la langue edo montre que ses différents dialectes peuvent être regroupés en deux groupes: le groupe septentrional et le groupe méridional, ce dernier comportant le dialecte du royaume du Bénin, qui est le plus évolué sur le plan politique et culturel. En revanche, on n'a pas encore déterminé si cette division correspond à un ordre historique d'établissement et de dispersion³. Une analyse dialectale systématique de la langue igbo reste à faire mais, selon une hypothèse, la population ibo se serait déplacée vers le nord, le nord-est, l'ouest et le sud, à partir de son lieu d'origine, qui aurait été situé au voisinage d'Owerri-Umuahia⁴.

Des traces de migrations ijok ont été repérées dans la partie centrale du delta du Niger et aux alentours. Pour résumer, les indices dont on dispose actuellement donnent sérieusement à penser que la majeure partie des populations qui ont joué un rôle important dans l'évolution historique depuis plusieurs millénaires venaient des zones forestières.

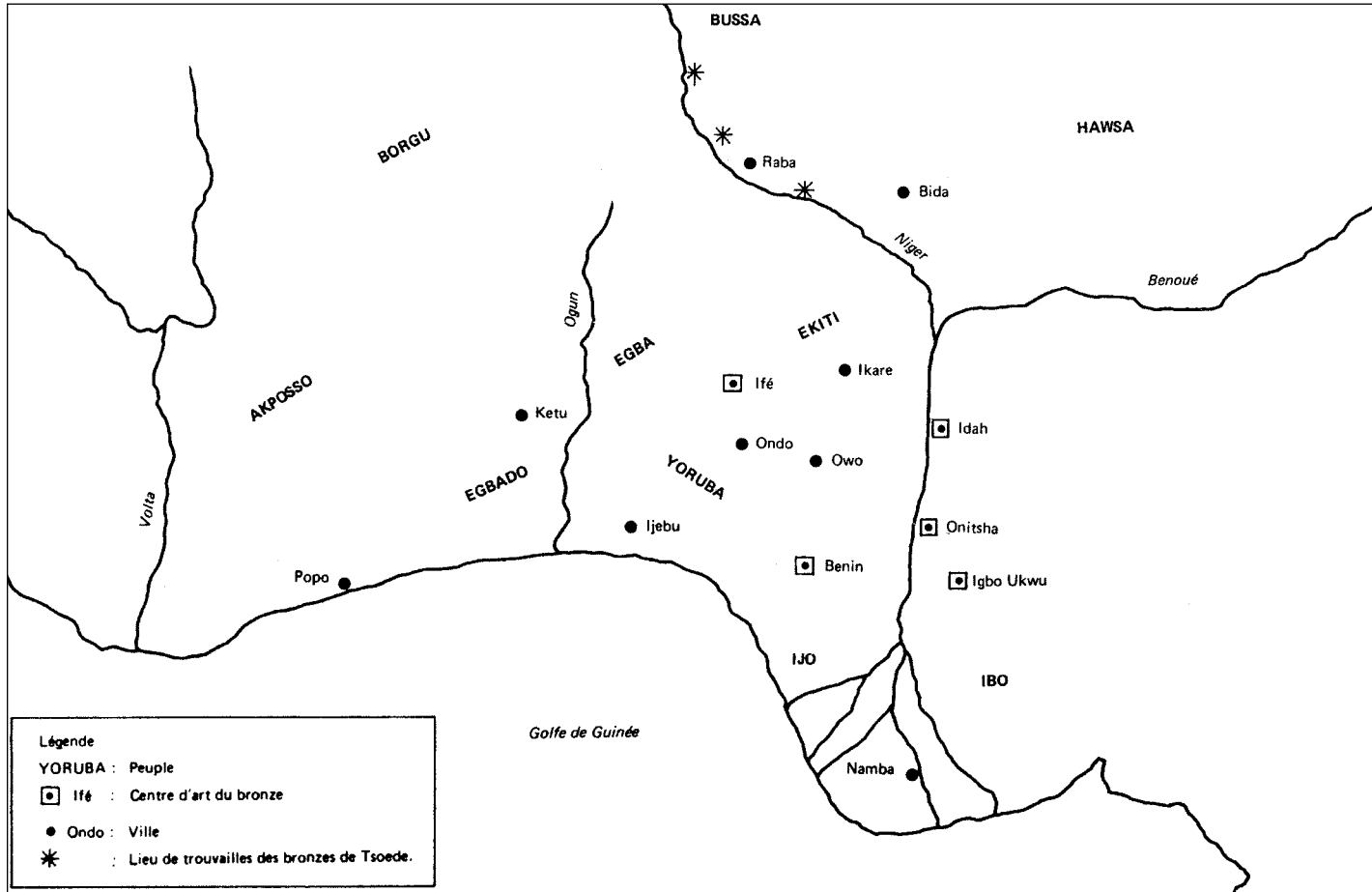
Il est certain qu'au début de la période envisagée, les langues parlées dans la région n'avaient pas acquis leurs formes actuelles et n'étaient pas réparties selon le même schéma. Par leur forme, elles étaient probablement plus proches les unes des autres qu'à l'heure actuelle; la méthode glottochronologique, supposant que les principales langues kwa s'étaient formées à plusieurs millénaires de distance, est largement discréditée. Ces langues étaient probablement plus nombreuses aussi, car bon nombre d'entre elles ont sans doute disparu, supplantées par l'expansion et le succès de groupes linguistiques plus vigoureux. Un indice à l'appui de cette hypothèse est la survivance d'un groupe de langues, dont chacune n'est parlée que dans un ou deux villages au plus, et qui semblent avoir résisté

1. A. Adetubgo, 1973.

2. S. Johnson, 1921.

3. B. O. Elugbe, 1974.

4. S. Ottenberg, *J.A.H.*, vol. XIV, n° 2, 1961.



Populations du delta du Niger (carte D. T. Niane).

à l'avance des Yoruba et des Edo⁵. La période comprise entre 1100 et 1500 connut des événements décisifs par suite de l'expansion de certains groupes qui imposèrent leur suprématie linguistique, et parfois politique, soit sur de vastes territoires précédemment occupés par des populations plus faibles, soit sur des régions presque vides. L'illustration la plus frappante de cette expansion fut la formation d'États territoriaux importants, comme l'Oyo, le Bénin et Ife; mais il n'en fut pas partout ainsi; la dispersion des Ibo, par exemple, n'a pas abouti à la constitution d'un grand État ibo, mais à l'existence d'une multitude de terroirs indépendants aménagés pour des lignages.

Les sociétés lignagères

Nous appelons ainsi les sociétés où il n'existe pas un pouvoir centralisé; des «clans» ou lignages vivent côte à côte dans une parfaite indépendance; l'autorité du patriarche ou chef de lignage n'est pas absolue, chaque «clan» ou lignage exploite un terroir plus ou moins vaste. Les techniques agricoles étant parfois rudimentaires, la recherche de bonnes terres impose des déplacements au groupe.

Pour la période concernée, on constate un accroissement de la population lié au progrès technique et à l'apparition d'un régime alimentaire plus riche. Ainsi, la culture intensive de l'igname et l'abondance du palmier à huile ne sont pas étrangères à l'installation massive des Ibo dans la forêt, à l'est du Niger. Les défrichements ont fait reculer la forêt en certains points dans le pays ibo⁶. Cette expansion a abouti aussi à une exploitation plus intensive de la terre et à la naissance de grosses agglomérations villageoises. Sans que l'on puisse l'expliquer, ici se développent des États, des cités bien structurées, avec une autorité politique bien individualisée.

Chez les Ibo, beaucoup de lignages sont restés indépendants; on peut leur opposer des sociétés où les lignages ont été coiffés par un pouvoir central, un roi avec un appareil de fonctionnaires et une cour. On peut donc faire la distinction entre les sociétés lignagères, d'un côté et, d'un autre côté, les cités-États et les royaumes dotés d'un pouvoir politique bien plus élaboré. Une forme de société plus courante est la «communauté dispersée définie par le territoire», résultant d'une situation où l'attribution des terres à une population en expansion pose des problèmes: ainsi, pour obtenir des terres et s'y établir, certains groupes doivent se séparer de leurs parents et solliciter des terres auprès d'autres groupes avec lesquels ils n'ont pas de lien de parenté.

5. Communication personnelle du professeur Carl Hoffman, département de linguistique et de langues nigérianes, Université d'Ibadan. La nature et les affinités internes de ce groupe de langues restent encore mal connues.

6. E. J. Alagoa, 1972, pp. 189-190.

Dans la forêt, on trouve, à côté de royaumes ou de cités, des lignages ayant conservé leur indépendance et vivant sous l'autorité plus rituelle que politique de patriarches.

Si les Akposso du Togo ont su préserver leur organisation de type lignager, c'est peut-être grâce à la protection que leur offrait un terrain accidenté. Mais la plupart des peuples furent contraints d'abandonner cette forme d'organisation et de grouper les lignages adjacents en communautés plus vastes, du type du village, pour présenter une défense efficace contre leurs ennemis. Parfois, l'ennemi était la population autochtone luttant pour protéger son territoire contre les envahisseurs. Les traditions orales relatives au conflit qui a opposé les Ife aux Igbo⁷ illustrent bien cette situation. La lutte que les Owo ont livrée contre un peuple dénommé « Efene » a donné lieu à une légende similaire. Cependant, la défense n'est sans doute pas la seule raison qui ait motivé la création de communautés villageoises, par opposition à une forme dispersée d'établissement.

Une partie du peuple ijo, délaissant le delta d'eau douce, s'installa dans la région des marécages d'eau salée, abandonnant ainsi l'agriculture et la pêche en eau douce pour se livrer à la pêche en eau salée et à la production du sel par ébullition. Dans leur environnement initial, ces Ijo vivaient en groupes autonomes gouvernés par une assemblée de tous les adultes du sexe masculin, présidée par le doyen. Dans le nouveau village de pêcheurs, descendants de plusieurs lignées sans liens de parenté entre elles et rivalisant avec d'autres villages pour s'approprier des terres insuffisantes, l'âge, en tant que critère pour l'exercice de l'autorité, fut remplacé par la compétence personnelle et l'appartenance à la lignée dominante, généralement celle de l'ancêtre fondateur.

Parallèlement à la naissance de nouvelles formes d'organisation, le village encouragea l'établissement d'institutions telles que les classes d'âge et les sociétés secrètes, groupant par classes d'âge les hommes, et beaucoup plus rarement les femmes. Ces sociétés formaient des collectivités au service de l'ensemble de la communauté villageoise. Pour l'essentiel, les habitants du sexe masculin se divisaient en deux groupes : les jeunes et les aînés. Parfois, il y avait un système à trois composantes, où l'on distinguait, outre les aînés, qui formaient le conseil de gouvernement, les jeunes gens et les adultes, forces combattantes du village. Les cérémonies d'initiation, qui précédaient l'entrée dans chaque classe d'âge, permettaient d'affirmer la solidarité au niveau du village, par opposition à l'esprit de solidarité fondé sur l'esprit de famille ; ces cérémonies ont aussi contribué sensiblement à libérer les membres des sociétés secrètes de leurs attaches familiales pour privilégier l'allégeance à la communauté⁸.

7. Il ne faut pas confondre les Igbo de la légende ife avec les Ibo qui vivent actuellement au Nigéria oriental.

8. Les classes d'âge et les sociétés secrètes se retrouvent dans la plupart des sociétés africaines, du Sénégal à la Zambie en passant par le Nigéria et le Cameroun. Les classes d'âge sont le cadre rêvé du travail collectif (chasse et labour).

De même que le bonheur du groupe familial était, croyait-on, garanti par les esprits ancestraux auxquels le doyen d'une lignée rendait hommage au nom de sa famille, de même le chef du village entretenait des relations privilégiées avec les forces spirituelles qui pouvaient faire le bonheur ou le malheur de la communauté tout entière. Les cultes d'Amatemesuo et d'Amakiri chez les Ijo illustrent bien la naissance de l'esprit religieux issu de l'esprit communautaire. Celui d'Amatemesuo est particulièrement frappant, car il incarne « l'âme et l'essence même de la communauté » et l'on peut dire que le destin de celle-ci en dépend⁹.

Le village en tant que structure sociale était-il répandu au XII^e siècle ? Comme se sont formés à cette époque les États territoriaux les plus anciens dont l'existence est certaine, on peut supposer que, dans certaines régions, notamment dans la forêt, le village devait être déjà bien établi. Les fouilles archéologiques ne permettent pas actuellement de répondre catégoriquement à cette question, car nous n'avons que rarement le moyen de déterminer si un dépôt ancien provient d'un village ou d'un établissement dispersé. On ne saurait donc dire quel type d'établissement a produit le charbon de bois extrait des puits d'Ile-Ife, que la datation par le carbone 14 situe entre 560 et 980 de l'ère chrétienne. Le site de Yelwa, sur les rives du Niger, dont les dépôts archéologiques indiquent une occupation prolongée entre 100 et 700 de l'ère chrétienne, est entaché d'autant d'incertitude. Seules des recherches minutieuses étendues à de vastes territoires pourraient démontrer sans doute possible l'existence de villages et déterminer l'époque de leur formation¹⁰. Une autre approche possible du problème consisterait à étudier soigneusement les traditions relatives aux origines, aux migrations, aux institutions religieuses, sociales et politiques. Des recherches de ce type chez les Ijo ont permis de retracer la dispersion de ce peuple à travers le delta du Niger et de démontrer, avec une certitude relative, qu'elle a commencé au plus tard à la fin du XII^e siècle. Des établissements du type du village chez les Ijo datent sans doute aussi de la même époque, car, comme on l'a indiqué plus haut, c'est la dispersion dans un nouvel environnement qui a donné naissance à une nouvelle structure politique.

Si les preuves archéologiques ne permettent pas d'établir une distinction entre un établissement agricole dispersé et un village durant le premier millénaire de l'ère chrétienne, il est encore plus difficile d'affirmer que des unités politiques plus importantes que le village existaient à cette époque. On peut cependant raisonnablement en supposer l'existence, et point n'est besoin de rechercher des influences extérieures, même soudanaises, pour expliquer la transformation d'un village en une cité-État dans la région forestière de l'Afrique occidentale. Le modèle proposé par Horton pour décrire la transformation d'un établissement organisé selon le principe du lignage en

9. E. J. Alagoa, 1970, p. 200.

10. Le matériau utilisé pour la construction des habitations a été d'abord constitué par du bois, des roseaux; probablement, des avant 900, l'argile battue ou banco a été utilisée. Dans les clairières et savanes, les villages se sont rapidement multipliés dans un lacs de pistes et voies de communication.

un village compact montre que les premiers organes de l'État apparaissent parfois tout au long de ce processus par voie d'adaptation interne. Le rôle de chef perd son caractère transitoire, les lignages fondateurs gagnent en autorité, on voit apparaître des institutions où l'esprit communautaire prend le pas sur l'esprit familial, et les principes d'intégration politique, fondés sur une résidence et une législation communes, deviennent les assises du principe de souveraineté.

Royaumes et cités

Une fois le village stabilisé, l'agglomération grossit rapidement si la terre est riche, devenant un gros village; dès lors, il devient nécessaire de mettre en place une organisation militaire efficace. Il est très probable que les voies commerciales et les échanges aient joué un grand rôle dans le développement de la cité, même dans les régions forestières. Une fois formée, la cité devient un centre économique actif, exerçant une attraction sur les itinéraires commerciaux. Tout porte à croire que les cités se sont formées dans un climat de compétition, sinon d'hostilité. Les plus combatives ont pu élargir leur territoire par absorption d'autres cités et d'autres terroirs. Cependant, la forêt a été un frein à cet expansionnisme; elle a contribué aussi à limiter le domaine de la cité; rares furent les cités dont le rayon d'action dépassait soixante kilomètres autour de la capitale; au-delà, la cité devait s'en remettre à des «vassaux» ou à des chefs de lignage.

L'insistance mise ici à souligner les origines internes de l'État forestier ne doit pas être interprétée comme la négation de toute influence extérieure. Un État peut fort bien avoir emprunté certains éléments de son faste et de son cérémonial à quelque prestigieuse source extérieure; il peut même lui avoir emprunté un dirigeant. Il existe, dans les États forestiers, des exemples dont l'authenticité est bien établie: l'usage répandu des épées de cérémonie et des titres de chefferie du Bénin n'en sont qu'un parmi tant d'autres. Il n'y a donc aucune raison de supposer qu'un échange semblable n'ait pas eu lieu entre les États de la forêt et ceux de la savane.

À l'époque où le Ghana étendait sa domination sur le Soudan occidental, sans doute des relations commerciales existaient déjà avec les pays de la forêt; ces échanges entre savane et forêt ont pu favoriser aussi des échanges de traits culturels, d'institutions entre les deux régions. Entre le XII^e et le XV^e siècle, l'expansion des peuples de la savane vers la forêt est attestée par l'ampleur du commerce de la cola, de l'or et du cuivre. Les Manden ou Wangara ainsi que les Hawsa sont entrés de bonne heure en contact avec les peuples de la forêt et ont eu des rapports aussi bien guerriers que commerciaux¹¹.

11. Il est à peu près certain que, dès les IX^e et X^e siècles, le cuivre de Takedda arrivait à Ife, à Bénin, à Igbo-Ikwu.

On trouvera un exemple d'une évolution de cet ordre, apparemment indépendante de toute influence extérieure perceptible, dans la transformation du village autonome ijo en une communauté ayant les caractéristiques d'un État. Dans les villages de pêcheurs de la partie orientale du delta du Niger, les chefs prirent le titre éloquent d'*amanyamabo* (propriétaire de la ville); la nécessité d'échanger leur poisson et leur sel contre des produits alimentaires qu'ils ne pouvaient pas cultiver stimula le commerce de ces villages avec les Ijo et les Ibo de l'intérieur, et ce commerce vint renforcer à son tour l'autorité des institutions étatiques. Le village grossit, devint une cité dont le chef devint roi ou « propriétaire de la ville ».

Les Yoruba

L'ensemble d'États qui groupaient les peuples de langue yoruba était le plus important, car il était limité par Atakpame à l'ouest, par Owo à l'est, par Ijebu et Ode Itsekiri au sud et par Oyo au nord. Ses origines sont plus obscures que celles des États ijo, car le prestige qui s'attachait à deux des États yoruba, Ife et Oyo, a imprégné les traditions des autres. Il a par exemple été avancé que l'ascendance ife à laquelle prétendent les Popo ne daterait que de la conquête de leur territoire par les Oyo, au XVII^e siècle, lorsque les conquérants ont tenu à établir un lien avec les Ife pour justifier leur domination sur un couple « yoruba »¹². Il est certain que toutes les assertions des peuples ou des dynasties qui prétendent descendre des Ife sont sujettes à caution. Il est aussi instructif de considérer les États ijo où nombreux sont ceux qui se réclament de l'ascendance du Bénin. À ce sujet, on a écrit : « Cette prétention à tirer ses origines du Bénin ou d'autres régions éloignées illustre en fait une attitude singulière des Ijo en matière d'origine. Il s'agit, en réalité, d'un préjugé tenace contre les individus et groupes qui ne connaissent pas leurs antécédents. Il s'ensuit que, lorsqu'un groupe ne se souvient plus de son lieu d'origine, il est enclin à choisir celui qui avait la réputation d'être puissant, ancien et suffisamment éloigné pour ne pas menacer son autonomie¹³. » Ce goût pour les antécédents n'est certes pas propre aux Ijo; les Yoruba et de nombreux autres peuples, qui se réclament d'une origine ife, ont dû s'inspirer de considérations du même ordre. Dans certains lieux, l'installation d'un dirigeant ife, voire d'un autre État yoruba, semble avoir incité toute la population à se réclamer d'une ascendance ife¹⁴.

Si l'on admet que le berceau des Yoruba correspondait aux régions où l'on parle les groupes de dialectes du Centre et du Sud-Est, c'est là qu'il faut chercher les origines des institutions étatiques yoruba. Les prétentions des Ife à être, dans le temps, les bâtisseurs du premier État *yoruba* sont assurément frappantes. Chacune des nombreuses versions de la légende d'Oduduwa,

12. R. C. C. Law, *J.A.H.*, vol. XIV, n° 2.

13. E. J. Alagoa, 1970, p. 187.

14. Une étude sur les noms des lieux permettrait d'éclairer l'évolution des États. Pour le moment, ce domaine relève presque entièrement de l'étymologie populaire.

fondateur de cet État, même celles provenant d'Oyo, reconnaît la suprématie d'Ife et aucune légende rivale ne cherche à attribuer cette distinction à un autre État. On a établi, par la méthode du carbone 14, que le charbon de bois découvert dans la ville d'Itayemoo date de la période comprise entre 960 et 1160 de l'ère chrétienne, ce qui corrobore les considérations qui précèdent, ces vestiges étant antérieurs à ceux de tous les autres sites urbains yoruba¹⁵. Un autre argument en faveur de la ville d'Ife, c'est que sa relative proximité de la lisière septentrionale de la forêt aurait pu exposer ses habitants avant tous les autres à une pression des populations de la savane.

Les origines

Selon la légende d'Ife, une première génération d'États yoruba aurait été constituée du temps des petits-fils d'Oduduwa qui se seraient dispersés à partir d'Ife; il s'agit d'Owu, Ketu, Bénin, Illa, Sabe, Popo et Oyo. Il est cependant très peu probable que leur création ait été simultanée et qu'elle ait pris la forme voulue par la légende. Le cas de Popo a déjà été discuté. La liste des rois de Sabe comporte seulement vingt et un noms contre quarante-neuf pour Ketu et quarante-sept pour Ife. En revanche, Ijebu, qui ne figure pas parmi les premiers États yoruba de la légende, semble le plus ancien, avec une liste royale de cinquante-deux noms. Il reste encore beaucoup à apprendre, assurément, sur la manière dont ces États ont été constitués et l'ordre dans lequel ils ont été établis.

Typiquement, un État yoruba était de dimensions très modestes, souvent composé d'une seule ville et des villages avoisinants. Au cours des derniers siècles, le secteur d'Ekiti comptait, à lui seul, pas moins de seize ou dix-sept royaumes et rien n'indique qu'ils aient jamais été beaucoup moins nombreux et plus étendus. Il semble que les villes d'Egbado ne se soient jamais constituées en un État de grandes dimensions ou en une fédération, alors que les Egba, tout comme les Ijebu, formaient une fédération de petites cités-États plutôt qu'un royaume centralisé. Il est probable que les travaux de terrassement (*eredo*), qui s'étendent sur quatre-vingts milles, correspondent aux limites du territoire d'Ijebu proprement dit. Même Ife ne semble pas avoir étendu sa puissance sur un vaste territoire¹⁶. Les Akoko, établis sur la frange nord-est de l'influence yoruba, n'ont jamais dépassé, dans leur structure politique, le niveau du village. Dans cette masse de petits États, on trouve une exception frappante, celle du royaume d'Oyo, mais, là encore, son caractère « impérial » n'apparut que bien tard, sans doute au début du XVII^e siècle. Ce cas unique s'explique peut-être par la topographie (savane atypique) dans laquelle l'empire d'Oyo a prospéré, car les déplacements y étaient plus aisés qu'à travers la forêt, permettant de déployer une cavalerie et de forts contingents de fantassins sur des étendues relativement vastes. En fait, on pense qu'Oyo devait davantage

15. Il faut reconnaître que les fouilles archéologiques sur l'implantation des Yoruba sont encore très rares.

16. C. Adetugbo, 1973, p. 193.



*Tête en terre cuite
(Owo, Nigéria).*

Source : Nigeria, its archacology and early history, Th. Shaw, Thames and Hudson, Londres, 1978.

son développement aux États voisins de la savane, Borgu et Nupe, qu'aux États forestiers yoruba. Il dut d'abord s'affirmer vis-à-vis de ses rivaux du Nord avant de pouvoir se lancer à la conquête des Yoruba. Selon la liste des rois d'Oyo, on pense que le royaume a pu être fondé au début du XV^e siècle. L'abandon de la capitale sous la pression des Nupe durant le deuxième quart du XVI^e siècle est assez bien établi. Le témoignage archéologique le plus ancien qui ait été découvert à ce jour semble correspondre à une période de récupération de la capitale vers la fin de ce même siècle. En résumé, il est peu probable qu'Oyo ait atteint des dimensions de quelque importance à la fin du XV^e siècle.

Ife

Si l'on considère la position centrale qu'elle occupe dans l'histoire générale des Yoruba, il est surprenant que l'histoire d'Ife soit aussi peu connue.

Après une abondance relative de détails sur Oduduwa, le fondateur légendaire de l'État, et ses successeurs immédiats, nous ne trouvons dans la tradition orale que des récits rares et fragmentaires sur les périodes qui suivent. Les vestiges archéologiques ont contribué à combler quelques lacunes; mais les recherches dans ce domaine n'en sont qu'à leurs débuts: une première phase de l'histoire de l'État s'ouvre vers le XI^e siècle, caractérisée par un type d'habitat dispersé, l'usage répandu de sols « en tessons » posés sur champs, une industrie de perles de verre et un art raffiné de la terre cuite, spécialisé dans la production de figurines naturalistes, notamment de têtes humaines. Ces dernières ont amené certains ethnologues à établir un lien entre les cultures d'Ife et de Nok malgré le millénaire qui les sépare. La très grande ressemblance de l'art de la terre cuite d'Ife avec celui qui a été découvert dans d'autres centres de la culture yoruba est encore plus révélatrice. Des têtes d'un style apparenté à celui d'Ife ont été trouvées à Ikinrum et à Ire, près d'Oshogbo, à Idanre, près d'Ikare, et, plus récemment (ce qui est particulièrement intéressant), à Owo, ou un grand nombre de sculptures en terre cuite ont été exhumées parmi les vestiges du XV^e siècle. Les vastes étendues où ce style a été pratiqué pourraient témoigner de la large diffusion de l'influence d'Ife, mais peut-être s'agit-il tout simplement d'un phénomène culturel qui se serait propagé parmi les Yoruba et qui aurait été associé à des rites religieux, et non pas à la royauté ife. Autrement dit, Ife n'est que l'un des centres parmi tant d'autres à avoir produit des objets de ce type, et la théorie selon laquelle il aurait l'exclusivité de ce style artistique devient de moins en moins soutenable. De même, les sols « en tessons » qu'on découvre fréquemment à Ife avec des figurines de terre cuite ne sont pas l'apanage de cette cité, car on en a découvert de semblables à Owo, Ifaki, Ikerin, Ede, Itaji, Ekiti, Ikare, et encore beaucoup plus loin, à Ketu et à Dassa-Zoumé, en République du Bénin, ainsi que dans le district de Kabrais, au Togo. À Yelwa, ils se trouvent dans un site qui avait été occupé jusqu'en 700 environ, à Daima, près du lac Tchad, parmi des dépôts du VIII^e siècle, et à Bénin parmi des vestiges du

XIV^e siècle. Les sols « en tessons » les plus anciens découverts jusqu'ici à Ife datent d'environ l'an 1100 de l'ère chrétienne; les plus récents portent des impressions d'épis de maïs, ce qui signifie qu'ils ne peuvent être antérieurs au XVI^e siècle¹⁷. La disparition des techniques de fabrication du sol et, apparemment aussi, de l'art céramique est due probablement à une catastrophe qui aurait frappé Ife au XVI^e siècle. Les vingt-cinq têtes de « bronze » d'Ife (il s'agit, en fait, de laiton et de cuivre), qui, par leur style, ressemblent de manière si frappante aux terres cuites, auraient pu être coulées durant les années qui avaient précédé le désastre, années où, du fait des importations de cuivre et de laiton par les Portugais, les métaux destinés à la fonte et au moulage étaient relativement abondants. À l'heure qu'il est, nous ne pouvons que faire des conjectures sur la nature des événements qui ont détruit cette culture: la conquête par une dynastie étrangère semble l'hypothèse la plus vraisemblable.

Si cette interprétation de l'histoire d'Ife est correcte, la dynastie qui y règne actuellement est celle qui s'était établie au XVI^e siècle, avait construit le palais sur son emplacement actuel ainsi que les premiers murs de l'enceinte du centre de la ville. Il est possible que la nouvelle dynastie ait préservé certaines des institutions politiques et sociales de ses prédécesseurs, mais rien n'indique qu'il y ait davantage de similitudes d'ordre politique que sur le plan artistique entre le régime antérieur et celui qui a suivi. On ne saurait donc décrire exactement la forme de gouvernement qui existait à Ife avant le XVI^e siècle. On ignore également si les liens avec la civilisation ife dont se réclament bon nombre d'États yoruba datent de la période ancienne ou plus récente de l'histoire d'Ife.

Si le déroulement des cérémonies d'intronisation et les emblèmes royaux d'aujourd'hui présentent de grandes similitudes dans la plupart des pays yoruba, y compris Ife, ils diffèrent sensiblement des insignes que portent en effigie les personnages qu'on croit appartenir à des familles royales de la première phase de l'histoire d'Ife. On peut donc en conclure que la royauté yoruba des temps modernes est issue d'une époque plus récente, même si, à l'origine, les États ont été constitués sur les modèles de l'Ife des temps anciens.

Il n'est pas exclu que la grandeur et la décadence des États du Soudan occidental aux XV^e et XVI^e siècles aient eu une influence plus ou moins directe sur la formation d'États dans la zone forestière du golfe de Guinée. C'est à cette époque que se formèrent, ou plutôt se reconstituèrent plusieurs grands États situés au nord de ceux qui nous intéressent dans cette étude; les plus importants étaient les royaumes de Borgu, d'Idah et de Kwararafa¹⁸.

17. Originaire du Nouveau Monde, le maïs a été introduit en Afrique par les Portugais au XVI^e siècle.

18. Nous connaissons encore mal les relations entre la savane et la forêt. À considérer l'importance du trafic tel qu'on le perçoit de plus en plus, il n'est pas exclu que les relations aient été plus intenses dans le passé. Voir T. Shaw, 1970, p. 284.

Leur formation et leur expansion pourraient sans doute expliquer les bouleversements que connurent vers cette époque les États voisins du Sud. Nous savons que les Nupe chassèrent les Yoruba du vieil Oyo au début du XVI^e siècle et qu'avant de revenir dans leur capitale trois quarts de siècle plus tard les Oyo avaient réorganisé leurs forces militaires en renforçant leur cavalerie, force de frappe des armées des États de la savane. C'est aux Nupe que les Oyo ont emprunté le culte Egungun des ancêtres, et il est possible que certaines particularités de leur État reconstitué aient été, elles aussi, empruntées à la même source.

Le royaume de Bénin

Le Bénin est le premier État visité par les Portugais sur cette côte; de bonne heure, ils ont tissé avec ce royaume des liens aussi bien diplomatiques que commerciaux.

Situé au sud-ouest d'Ife, on pense qu'il s'est très tôt constitué en royaume, peut-être dès le XII^e siècle. Il semble avoir subi au XV^e siècle une transformation qui, à certains égards, rappelle celle qui advint à Ife au XVI^e siècle. Il n'est pas exclu qu'une forme d'État ait existé chez les Edo avant le XIII^e siècle, mais l'établissement définitif d'un royaume est attribué, à la fois par la tradition du Bénin et celle des Yoruba, à un descendant de la prestigieuse famille régnante d'Ife. La tradition enseigne que les gens du Bénin demandèrent au roi d'Ife, Oduduwa, de leur donner un prince. Le roi y envoya son fils Oranyan. C'est probablement vers 1300 que ces événements eurent lieu. Selon la tradition, les pouvoirs des premiers souverains de cette dynastie d'Ife étaient limités par ceux des chefs autochtones connus sous le nom d'*uzama*. Cependant, il est possible que les titres et l'organisation des *uzama* leur aient été conférés par la dynastie, car on trouve une similitude entre ces titres et les titres les plus courants chez les Yoruba, ce qui ne pourrait s'expliquer que par une imitation dans un sens ou dans l'autre¹⁹. Ces six *uzama* semblent avoir joué un rôle politique très semblable à celui qui devait être attribué plus tard aux sept titulaires *oyomesi* d'Oyo. Si l'on admet l'hypothèse de Horton sur la formation des États, on peut supposer que de nombreux royaumes ont adopté des variantes de ce principe de base, qui prévoit le partage des pouvoirs entre le roi et les chefs représentant des groupes généalogiques.

La tradition veut que le quatrième souverain de la dynastie du Bénin ait réussi à faire rompre l'équilibre en sa faveur après une lutte armée avec les chefs *uzama*. Il alla ensuite s'installer dans un palais plus vaste où il s'entoura d'une cour des titres non héréditaires; malgré cela, ni lui ni ses successeurs ne dépassèrent guère la condition de *primus inter pares* face aux puissants *uzama*.

19. À moins que les titres yoruba et bénin proviennent d'une même source extérieure. Les titres edo sont *oliha*, *edohen*, *ezomo*, *ero*, *eholo nire* et *oloton*. Leurs homologues yoruba sont *olisa*, *odofin*, *ojomo*, *aro*, *osolo* et *oloton*.

Au XV^e siècle, de profonds remous internes transformèrent en une autocratie cette monarchie à pouvoir limité, et le petit État devint un grand royaume. La tradition attribue cette transformation à un souverain nommé Eware, qui s'empara du trône en chassant et en assassinant son frère cadet; on dit que cette lutte aurait causé la destruction d'une bonne partie de la capitale.

Une telle explication de ces événements, selon laquelle un aîné et successeur légitime lutte contre un frère cadet usurpateur, éveille nos soupçons en ayant tout l'air de préserver la légitimité indispensable à la généalogie d'une dynastie qui, à tous autres égards, perd sa crédibilité à ce moment précis. On serait plutôt enclin à interpréter la violence qui accompagna l'accession au pouvoir d'Eware, ainsi que les transformations radicales qui la suivirent, comme une réaction à la conquête du Bénin par une puissance étrangère.

La ville

Eware reconstruisit sa capitale selon un nouveau plan et lui donna le nom d'Edo, qu'elle porte encore aujourd'hui²⁰. Au centre de la ville furent aménagés, à l'instar de l'enceinte de la ville d'Ife, d'énormes fossés et remparts dont le tracé ne tenait aucun compte des constructions plus anciennes. Dans l'enceinte, une large avenue séparait le palais de la «ville», c'est-à-dire les quartiers qui abritaient les nombreuses corporations d'artisans et de spécialistes du rituel au service du souverain. Le palais proprement dit comprenait trois départements: la garde-robe, les serviteurs personnels du souverain et le harem, chacun nanti d'un personnel lui-même réparti en trois rangs par analogie aux classes d'âge des villages edo.

Chaque corporation de la «ville» était structurée de la même façon et affiliée au département correspondant du palais. Chaque membre du personnel de rang supérieur du palais avait un titre qui lui était conféré à vie. Il y a des raisons de penser qu'Eware affectait au service du palais tous ses sujets nés libres, en leur imposant une période de service obligatoire dans les rangs inférieurs. Après avoir accompli ce service, la plupart des sujets retournaient dans leur village. Pour renforcer le lien personnel qui unissait tous les sujets nés libres au souverain, celui-ci imposait une scarification faciale et leur conférait la qualité de «serviteur de l'oba».

Le gouvernement d'Eware

Le gouvernement du Bénin, refaçonné par Eware, se composait du souverain et de trois groupes de dignitaires: les *uzama*, à charge héréditaire, les chefs du palais et un ordre (créé par Eware) de chefs de «citoyens». Ces

20. L'origine du nom de «Bénin», que donnent à la ville et au royaume tous ceux qui ne sont pas des Edo, est entourée de mystère. L'étymologie populaire n'en donne pas une explication satisfaisante. Il est possible que les premiers Portugais qui débarquèrent sur la côte aient entendu le terme «Beni», désignant les Ijo qui vivaient au bord de l'eau, et l'appliquèrent à tort à Edo.

dignitaires, placés au sommet de la hiérarchie, constituaient le conseil qui délibérait, avec le souverain, de toutes les questions que celui-ci voulait bien leur soumettre. Chacun était chargé également de contrôler un certain nombre d'unités tributaires qui composaient le royaume. Les sujets de rang inférieur exerçaient le métier de messager, fournissaient des effectifs à l'armée ou exécutaient de diverses façons la volonté du roi. Parmi les autres principes constitutionnels qui furent adoptés à cette époque, il convient de citer le droit de succession au trône par primogéniture; Eware conféra à son héritier présomptif le titre d'*edaiken*, qu'il ajouta à l'ordre des *uzama*. Dans le domaine de la religion aussi, Eware, qui passait pour un grand magicien, renforça le pouvoir mystique attribué au souverain en décidant de célébrer annuellement la fête Ique, au cours de laquelle étaient ranimées ses forces vitales.

Une autre réalisation d'Eware, la création d'un grand royaume, l'engagea dans des guerres constantes avec ses voisins. À la tête de ses troupes, il soumit d'autres populations edo, une grande partie des Ibo vivant à l'ouest du Niger et certains Yoruba du secteur oriental, y compris, dit-on, les villes d'Akure et d'Owo. Parmi les pays conquis, les plus éloignés réussirent à préserver une certaine autonomie en payant tribut au Bénin; à d'autres, Eware imposa des gouvernements calqués sur celui du Bénin, plaçant à leur tête des princes de sa famille; seuls les peuples vivant dans un rayon d'une soixantaine de kilomètres de la capitale se trouvaient sous la domination directe du Bénin. Dans cette région centrale, le roi était le seul à pouvoir prononcer la peine de mort.

La tradition ne nous dit pas si Eware a accompli une réforme radicale de son armée, ce qui aurait pu expliquer le succès de son expansion. Le secret de ses victoires, c'est peut-être le talent dont il fit preuve pour mobiliser ses sujets, ce qui lui avait permis de rassembler des forces supérieures à celles de ses adversaires. Cependant, pour réussir à intégrer la majeure partie de ses sujets valides dans une machine de guerre, il lui fallait sans doute aussi organiser maintes expéditions dont le butin et les tributs perçus servaient à l'entretien de l'armée. Les souverains guerriers qui devaient succéder à Eware pendant plus d'un siècle organisaient régulièrement, eux aussi, des expéditions militaires dans les provinces limitrophes ou même plus éloignées.

La plupart des peuples de l'Edo septentrional tombèrent sous la domination du Bénin. L'influence yoruba, qui s'étendait vers l'est, dut reculer devant la forte poussée des Edo en territoire yoruba. Dépasant Owo et Akure, les armées du Bénin assujettirent de vastes territoires d'Ekiti. Ijebu, l'un des États yoruba les plus anciens, pour être tombé provisoirement sous la tutelle d'Edo, passa au Bénin. Bien que ce fait ne soit pas confirmé à Ijebu, certains aspects de son gouvernement, par exemple l'association du palais *ifore*, ont beaucoup de points communs avec ceux du Bénin. On trouve d'autres similitudes de cet ordre à Ondo, autre État yoruba limitrophe. Les conquêtes du Bénin pourraient expliquer ces similitudes, mais il est possible aussi que certains États yoruba aient sinon



*Benin city.
Coupe faite dans la partie
la plus profonde du mur de la ville,
vue du fossé extérieur.
Source : The Archaeology
of Benin, de G. Connah, 1975.*



*Bénin. Scène relatant le cérémonial d'abattage
d'une vache, par la suite de l'oba.*

*Source: Benin Art, de W. et B. Forman
et P. Dark, éd. P. Hamlyn, Londres, 1960.*

(Photo: Werner Forman Archive.)



*Bénin. Joueur de flûte en bronze.
Source : Benin Art, de W. et B. Forman
et P. Dark, Londres, 1960
(Photo : Werner Forman Archive.)*

réclamé, du moins accepté de plein gré d'être gouvernés par un souverain du Bénin après qu'Eware eut établi le prestige de sa dynastie. Ce fut le cas des Itsekiri, branche orientale des Yoruba, qui eurent pour souverain un petit-fils d'Eware, Iginua. Celui-ci s'installa parmi eux, entouré d'un groupe de fidèles Edo, fonda un royaume sur le modèle de celui du Bénin et reconnut la souveraineté de la dynastie mère, souveraineté qui se maintint pendant plusieurs siècles.

Si les particularités de l'État du Bénin tel qu'il a été réformé par Eware ont été décrites ici avec une abondance de détails qui pourrait paraître excessive, c'est, d'une part, parce qu'il a joué un rôle de tout premier plan dans l'histoire des Edo et, d'autre part, parce qu'il a exercé une très forte influence sur tous les peuples voisins. La troisième raison, c'est que le royaume du Bénin est le seul État de la région dont les institutions antérieures au XVI^e siècle nous soient assez bien connues. Si nos connaissances de l'histoire ancienne du Bénin sont beaucoup plus détaillées que les rudiments recueillis sur tous les autres États, c'est grâce à la richesse de la tradition orale préservée par la cour, aux renseignements recueillis par des visiteurs européens aux XVI^e et XVII^e siècles, aux recherches archéologiques effectuées dans la ville depuis une vingtaine d'années. Les fouilles archéologiques ont confirmé la tradition qui situe au XV^e siècle la construction de la grande muraille d'Eware, ainsi que la rénovation du palais. Elles ont aussi mis en lumière l'évolution de l'art célèbre du Bénin, le moulage du laiton et du bronze à la cire perdue. Il a été établi que tous les objets en laiton découverts parmi les vestiges antérieurs au XVI^e siècle avaient été forgés et non moulés. La technique du moulage à la cire perdue était peut-être connue plus tôt, mais les produits des fouilles et une étude stylistique des très nombreux objets en laiton coulé qui existent encore aujourd'hui à Bénin indiquent que cet art n'est devenu florissant qu'au XVI^e siècle, lorsque de grandes quantités de laiton furent importées d'Europe²¹.

L'art d'Ife et le problème des bronzes du golfe

L'art africain a été jusque-là traité presque uniquement du point de vue esthétique; on s'est rarement soucié du contexte sociologique dans lequel il a été créé. Avec la civilisation d'Ife-Bénin, nous avons l'occasion d'étudier un art africain dans son contexte historique et sociologique. En général, c'est la sculpture sur bois qui domine dans l'art négro-africain, si bien que la plupart des pièces qui font s'extasier les esthètes sont d'époque très tardive; la civilisation d'Ife-Bénin est la brillante exception où l'on trouve des œuvres

21. L'une des pièces les plus célèbres, attribuée à la première période des moulages en laiton au Bénin, est la tête d'une *iyoba* ou reine mère. Si cette hypothèse est correcte, cette tête ne peut être antérieure à la première décennie du XVI^e siècle, lorsque le souverain Esigie créa le titre d'*iyoba* spécialement pour sa mère.

d'art en terre cuite et en bronze : d'où l'importance exceptionnelle de cette région dans l'évolution générale de l'art négro-africain.

Nous avons parlé plus haut des objets en laiton forgé et de la technique de la cire perdue, connue à Fie probablement dès avant le XIII^e siècle. Un lien naturel, à la lumière des recherches les plus récentes, unit l'art de la terre cuite illustrée à Ife par des figurines naturalistes, notamment des têtes humaines, et les cultures de Nok remontant à l'âge du fer (V^e siècle avant l'ère chrétienne). Ce fait est capital et souligne la large diffusion de la culture de Nok, qu'il ne faut pas circonscrire aux plateaux bauchi; de plus, nous avons la preuve d'échanges et de contacts suivis entre les pays de la savane au nord et ceux de la forêt au sud²². Ainsi, bronzes et laitons naturalistes célèbres d'Ife et du Bénin sont l'aboutissement d'une évolution artistique commencée au moins dès l'âge du fer, dans une aire culturelle très vaste.

Nous faisons grâce aux lecteurs de toutes les élucubrations échafaudées par les colonisateurs pour trouver une origine extra-africaine à ces chefs-d'œuvre d'un naturalisme si pur qu'un spécialiste européen de l'art yoruba écrit: «Si on examine la tête reproduite [c'est celle d'un *oni* de l'Ife du XIII^e siècle], on est tenté, à première vue, de s'écrier: "C'est sûrement une œuvre de la Renaissance!"»

C'est l'Allemand Leo Frobenius qui découvrit en 1910, au cours d'un voyage en Afrique, des sculptures d'Ife. Mais à la fin du siècle dernier se produisit un événement qu'il ne faut pas passer sous silence, à savoir le sac d'Ife par une colonne anglaise; la ville fut pillée par les conquérants et ils enlevèrent au palais d'Ife plusieurs sculptures qu'ils emportèrent en Angleterre.

Leo Frobenius fit connaître au monde savant les chefs-d'œuvre d'Ife; aussitôt artistes et ethnologues se perdirent en hypothèses toutes plus fantaisistes les unes que les autres pour expliquer le « miracle d'Ife »²³. En 1939, on découvrit non loin du palais de l'*oni* d'Ife un important groupe de bronzes; depuis, aussi bien à Ife qu'au Bénin, plusieurs découvertes ont été faites. W. Fagg a effectué des fouilles en 1949, à Abiri, non loin d'Ife.

Caractéristiques de l'art du Bénin

Fagg avait découvert dans une tombe à Abiri trois têtes en terre cuite: l'une était façonnée dans le pur style naturaliste et les deux autres stylisées à l'extrême. Comme le fait remarquer un spécialiste de l'art yoruba, il y a « dans la culture d'Ife un phénomène étrange, extrêmement rare dans l'histoire de la culture mondiale: il s'agit de la coexistence dans une même culture d'un art entièrement naturaliste et d'un art presque complètement abstrait, phénomène qu'on ne peut concevoir aux époques classiques de la Renaissance et en Europe²⁴ ».

22. W. Fagg, 1963, p. 105.

23. W. Fagg écrit: «On a souvent dit que ces bronzes étaient l'œuvre d'Égyptiens, d'un artiste ambulant romain ou grec, voire d'un Italien de la Renaissance ou de jésuites portugais», 1963, p. 105.

24. *Ibid.*, p. 106.

Une de ces têtes est considérée aujourd'hui comme l'un des meilleurs exemples du style réaliste ou naturaliste d'Ife, toutes les mensurations étant rigoureusement harmonieuses et l'« on peut même noter la bosse occipitale ». Le visage respire le calme, et un équilibre intérieur lui confère une densité d'expression saisissante. À côté, dans la même tombe, les deux autres têtes sont d'une stylisation très poussée; deux trous figurent les yeux et un trait horizontal, la bouche; la stylisation est encore plus appuyée. Ces objets trouvés dans la même tombe sont de même origine: « Matériau, technique de cuisson et état de conservation sont identiques. Il semble que l'on doive attribuer deux expressions aussi diverses de l'esprit humain non à l'apport d'une race étrangère à l'Afrique, mais plutôt à une croyance mystique de la religion ancienne yoruba²⁵. » En effet, l'art d'Ife et du Bénin, au départ, a un caractère essentiellement religieux.

Son développement

Que représentaient ces têtes? Elles représentent le plus souvent l'*oni*, chef religieux d'Ife. Ces œuvres étaient exécutées après la mort de l'*oni* pour être déposées dans sa tombe. Au Musée du Palais de l'Oni se trouvent exposées des « centaines de fragments de têtes et de figurines en terre cuite du même style que les bronzes; certains d'entre eux sont d'un art égal ou même supérieur aux plus belles têtes de bronze, et presque toutes ces têtes et tous ces fragments ont été mis au jour non au cours des fouilles organisées, mais par hasard dans deux ou trois des cent temples d'Ife. Beaucoup d'entre eux accusent un caractère rituel évident, cet art étant étroitement lié à la vie de la communauté²⁶. »

La tradition enseigne que, sur sa demande, l'*oba* du Bénin reçut de l'*oni* un habile sculpteur qui initia les artisans du Bénin à la technique du coulage des bronzes; ainsi, Ife est véritablement la cité mère d'où vient la religion et d'où vient l'art par lequel on honore les ancêtres. Le culte des ancêtres étant le fondement de la religion traditionnelle, Ife a créé un art pour perpétuer le souvenir de « ceux qui veillent toujours sur les vivants ». Le grand nombre de figurines trouvées dans les temples suggérerait aussi que certaines d'entre elles étaient des objets de culte dans les temples et, par conséquent, non destinées à être enterrées. Mais cet art est-il resté circonscrit au domaine Ife-Bénin?

Le problème des bronzes

Hors du domaine Ife-Bénin, des découvertes ont été faites non seulement dans le delta, mais même au nord, aux confins de Nupe.

Igbo-Ukwu. Découvert en 1939 dans l'est du Nigéria, le site d'Igbo-Ukwu a été fouillé en 1959 par le professeur Thurstan Shaw; près de huit cents pièces de bronze, qui diffèrent complètement des bronzes d'Ife-Bénin,

25. *Ibid.*, p. 106.

26. W. Fagg, 1963, p. 104.

furent mises au jour. Igbo-Ukwu est un complexe urbain au milieu duquel se trouvent le palais et les temples. Différentes structures construites ont été dégagées :

Une grande salle où étaient entreposés de la vaisselle et des objets de culte, des trésors.

La chambre funéraire du grand prêtre, très richement décorée.

Un vaste trou où avaient été déposés des poteries, des ossements et divers objets.

Certes, il y a quelques différences entre les trouvailles en bronze d'Igbo-Ukwu et les œuvres d'art d'Ife; cependant, bien des traits sont communs, qui montrent que les deux centres participent de la même culture. En effet, comme à Ife, nous sommes en présence d'une monarchie rituelle²⁷.

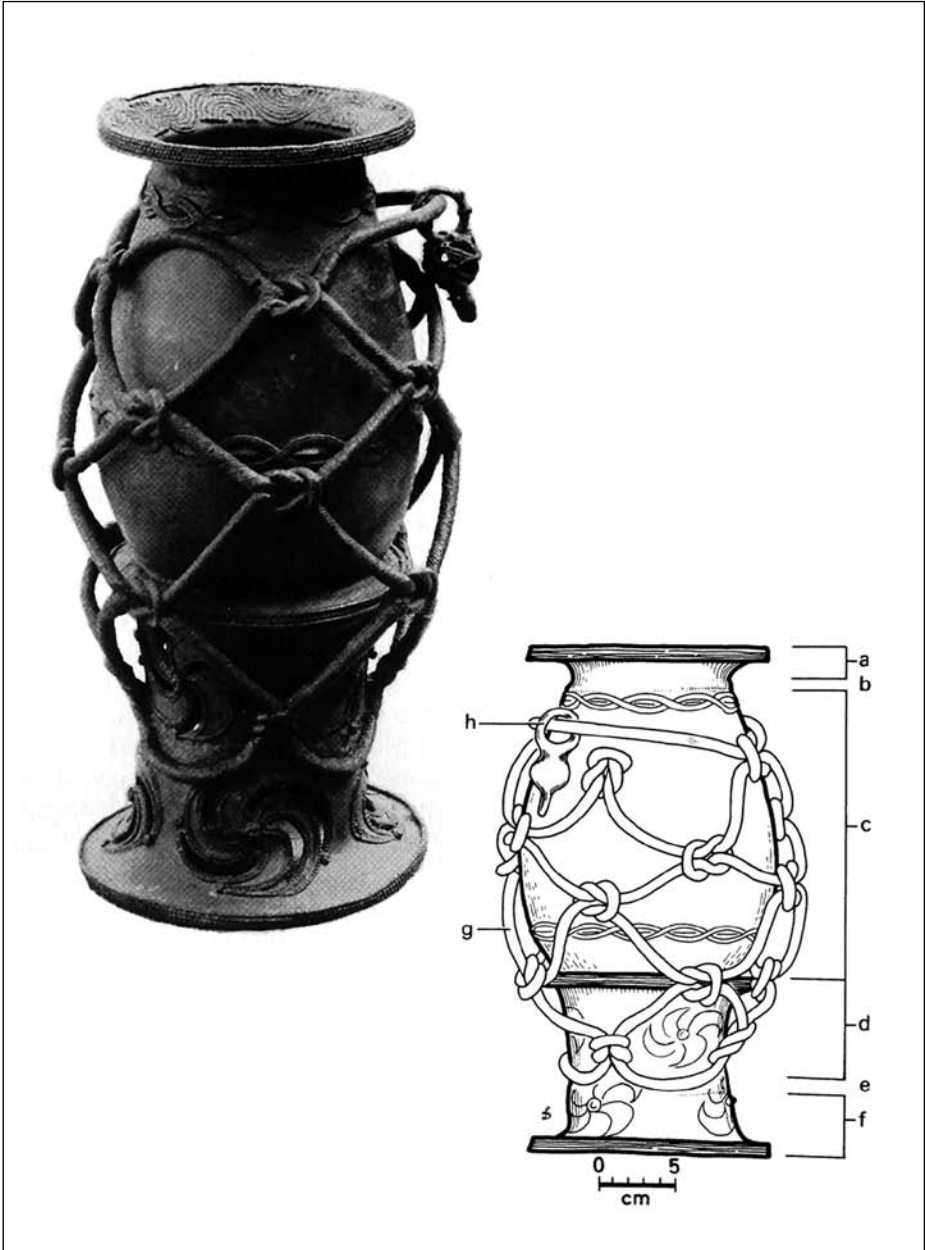
La virtuosité des artistes d'Igbo-Ukwu est remarquable, qu'il s'agisse des œuvres en terre cuite ou des bronzes; la matière se laisse manier par les mains habiles qui lui donnent la forme voulue avec une richesse de détails qui frise la mignardise. Des bols en bronze en forme de Calebasses, des vases en céramique ornés du motif de serpent sont traités avec une grande maîtrise.

On pense qu'Igbo-Ukwu a pu être la capitale religieuse d'un royaume très vaste et c'est là qu'étaient déposés les trésors sous la garde d'un roi-prêtre: Eze Nzi²⁸. Nous manquons d'informations sûres concernant la culture d'Igbo-Ukwu; les enquêtes auprès des détenteurs de traditions orales se poursuivent, tandis que les archéologues voient s'élargir l'aire de fabrication des bronzes. Cependant, Igbo-Ukwu, avec sa monarchie rituelle et son abondance de moulages à la cire perdue, semble contredire l'hypothèse qui précède sur l'époque où fut introduite la fonte du laiton, voire la plupart des postulats concernant la formation des États, car la datation au carbone 14 indique que cette culture très raffinée existait déjà au IX^e siècle chez les Ibo, qui vivaient, comme on le sait, en société « lignagère ». Autrement dit, la culture des Igbo-Ukwu est antérieure d'au moins deux siècles à celle d'Ife-Bénin et à toutes les autres cultures d'un degré d'évolution comparable qui ont été découvertes jusqu'ici dans la zone forestière. Sans la datation au radiocarbone, les objets découverts à Igbo-Ukwu auraient pu être attribués sans hésitation aux XVI^e et XVII^e siècles. Le royaume voisin d'Onitsha a d'ailleurs été fondé à peu près à cette époque sous l'influence du Bénin; l'État d'Igala, qui aurait contribué à l'organisation des chefferies chez les Umeri, groupe auquel appartient Igbo-Ukwu, ne fut créé qu'au XV^e siècle. Dans quelle mesure peut-on se fier à la datation au radiocarbone? Lorsqu'il s'agit du charbon de bois, cette méthode incite à la plus grande prudence, car un charbon de bois peut fort bien remonter à une époque de beaucoup antérieure à celle où il a été enfoui dans un puits ou dans tout autre type d'excavation. En outre, la fiabilité des dates indiquées par le carbone 14 au voisinage de l'équateur a été sérieusement mise en doute²⁹. Il convient de noter que l'une des cinq dates attribuées aux vestiges d'Igbo-Ukwu est

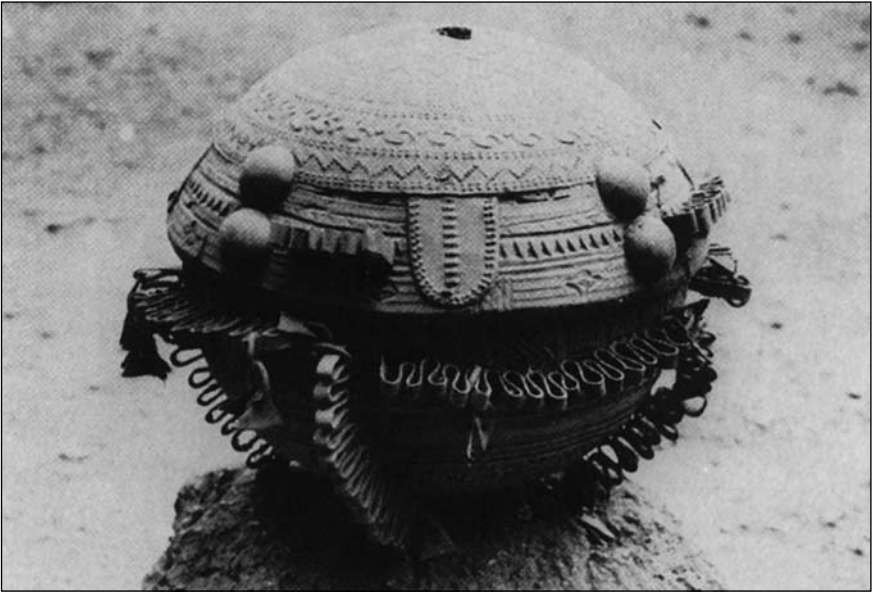
27. T. Shaw, 1970, p.266.

28. Voir F. Willet, 1971, pp.172-173.

29. P. Ozanne. *West African archeological newsletter*, n° 11, 1969.

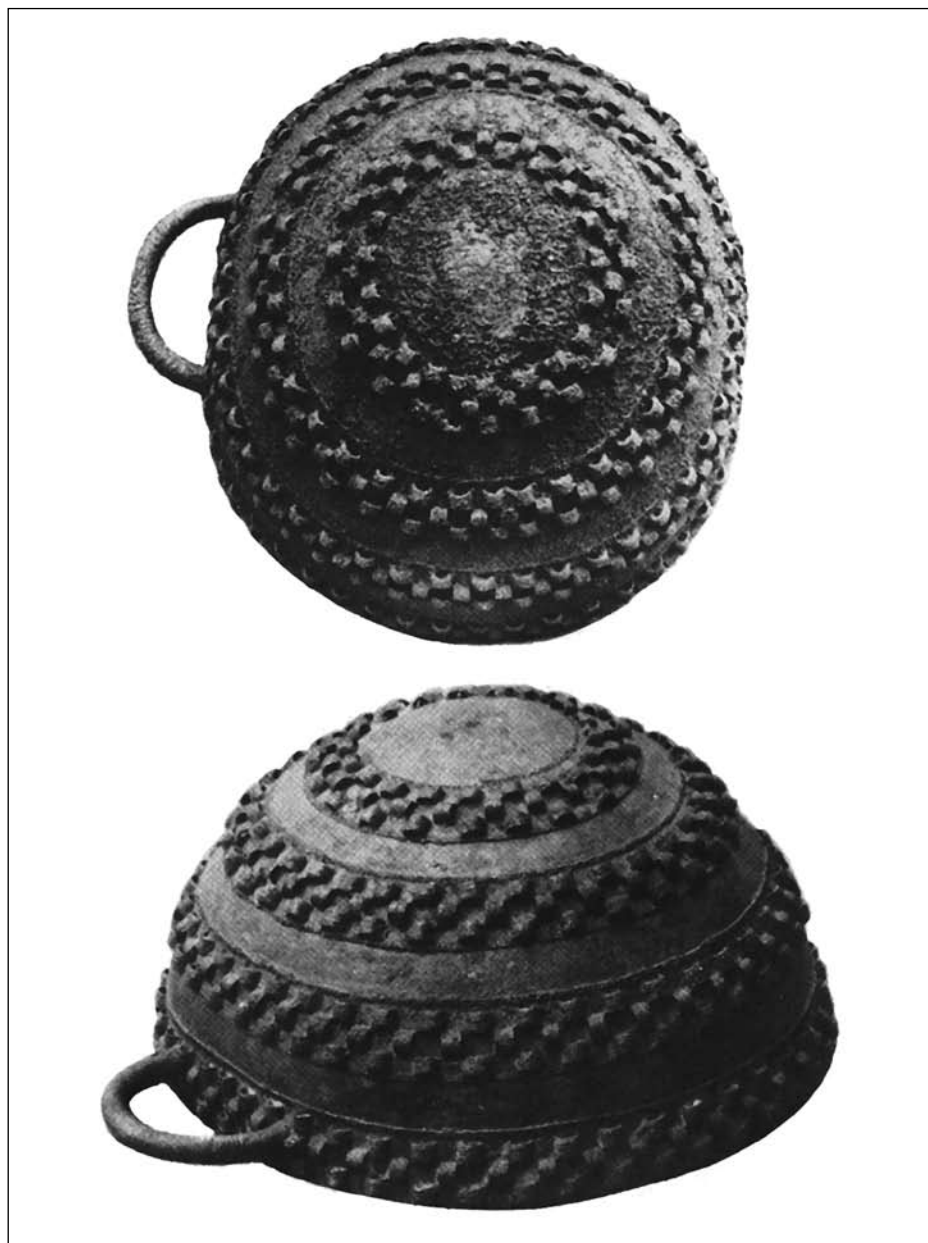


*Vase en bronze entouré de cordages.
 Dessin schématique du même vase:
 (a) bordure; (b) corps entre la bordure et le pied; (c) corps du vase;
 (d) partie supérieure du support;
 (e) espace entre les parties inférieure et supérieure du support;
 (g) encordage externe; (h) poignée pour le transport.*

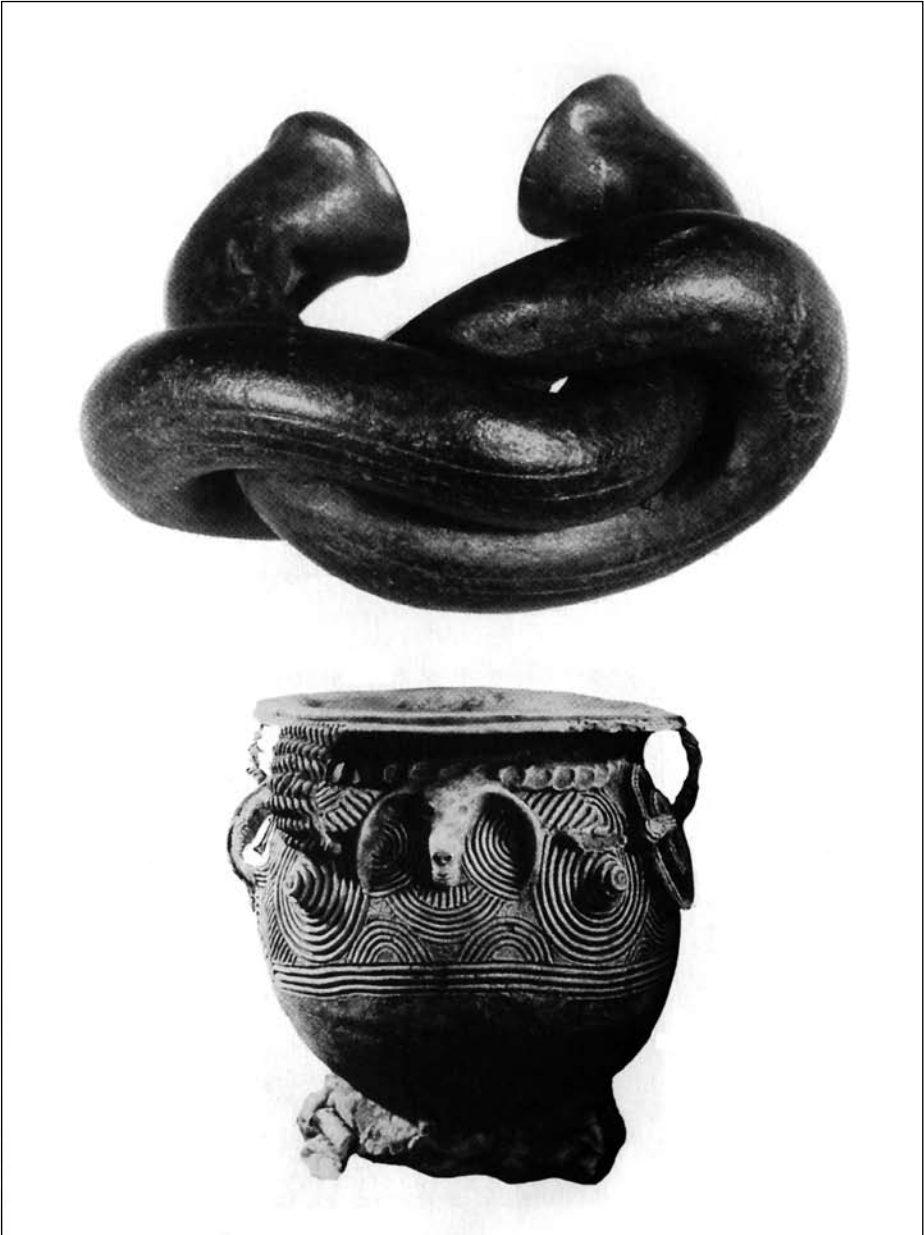


Bronze sculpté en forme d'autel.

Calebasse rituelle.

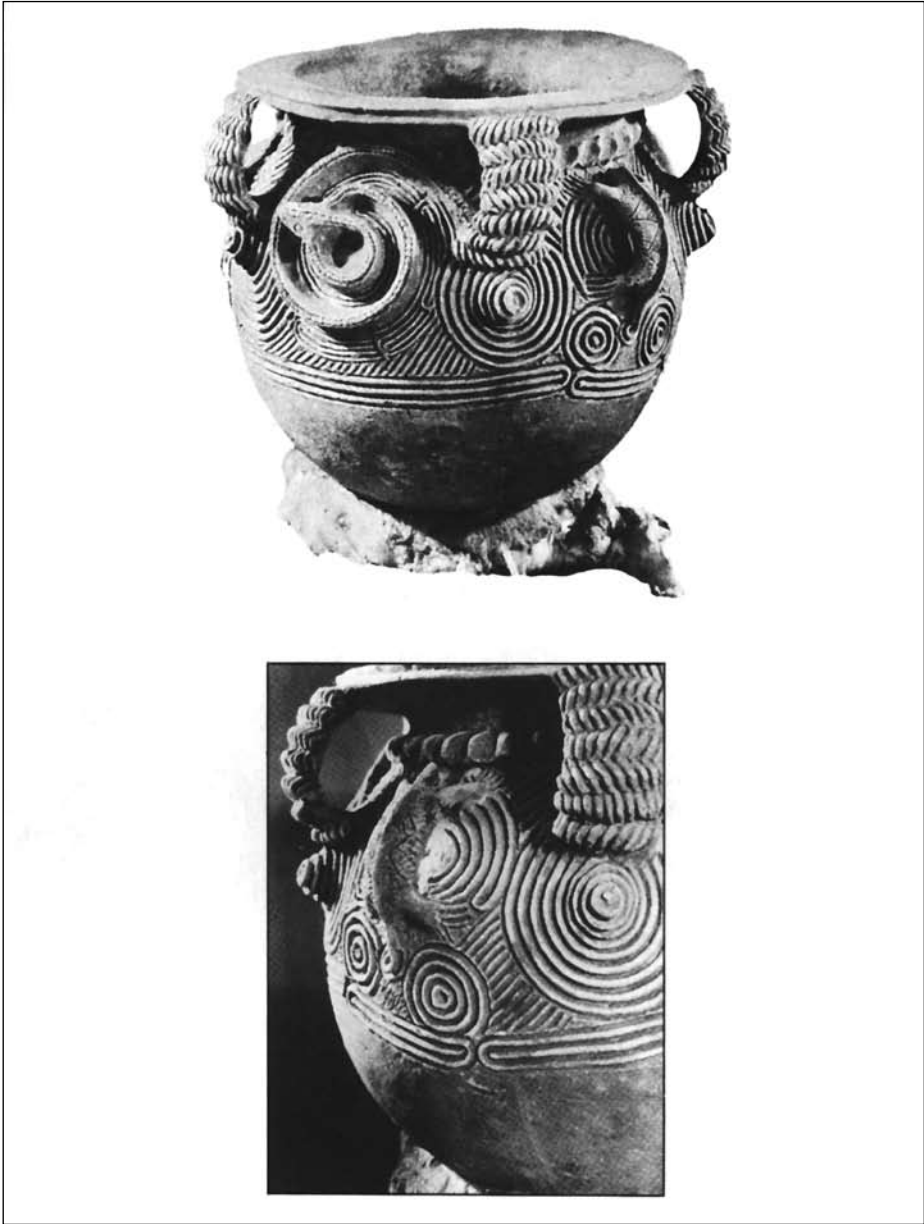


*Grand bol en bronze,
vu de dessus,
vu de dessous.*

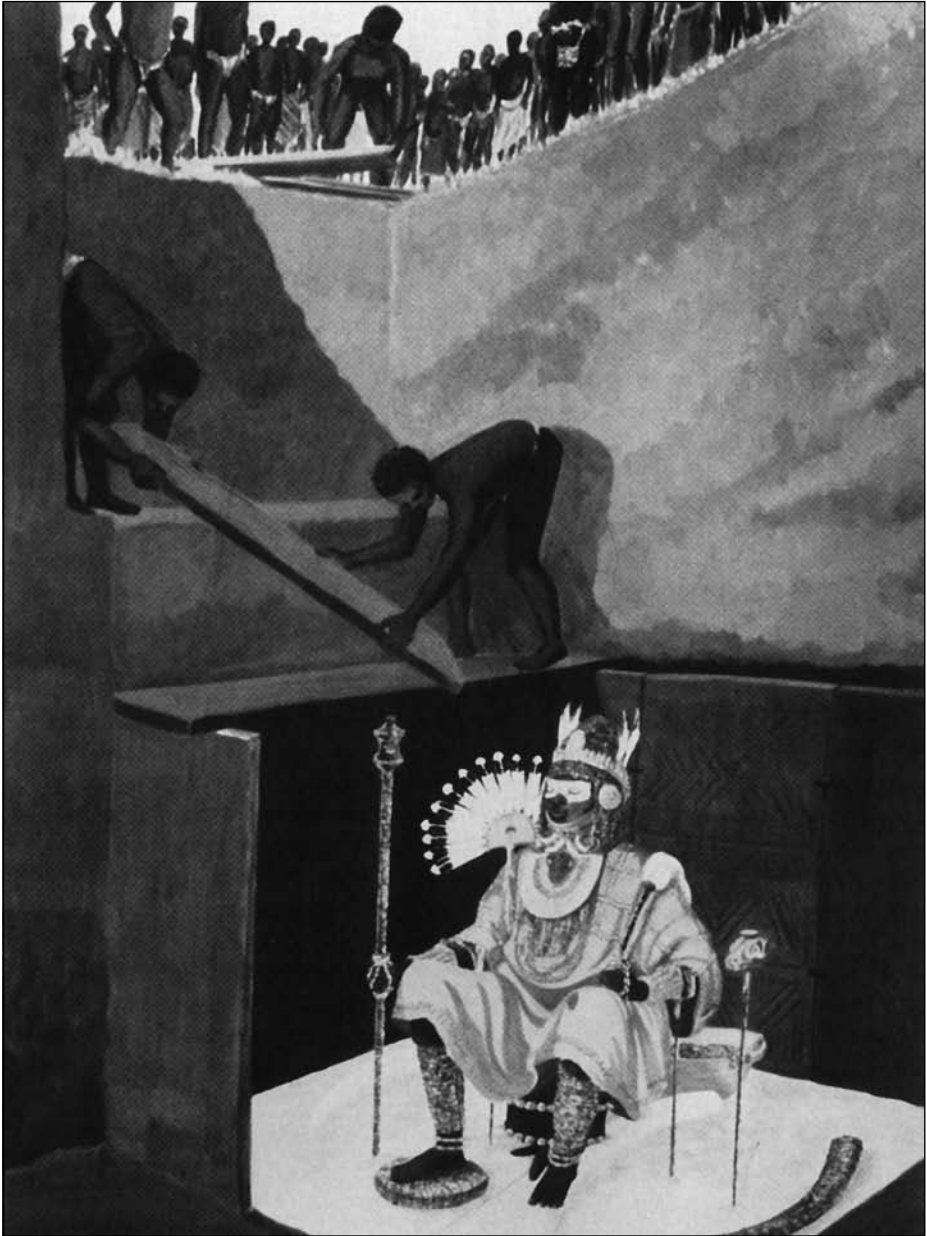


Bracelet en bronze.

*Poterie:
vue d'ensemble.*



*Poterie:
vue d'ensemble,
détail.*



*Reconstitution par l'archéologie
de l'enterrement d'un chef à Igbo-Ukwu.*

*Source des illustrations des pages 394 à 399:
Igbo-Ukwu, An Account
of Archaeology in Eastern Nigeria,
Th. Shaw, 1970, volumes I et II.*

1445 ± 70, ce qui cadre bien avec 1495 ± 95, date attribuée aux objets découverts à 15 milles à l'est, dont les cloches de bronze coulé d'un style semblable à celui d'Igbo-Ukwu. Cet État constitue donc une grande énigme qui mérite d'être résolue soit par un perfectionnement de la technique de datation au carbone 14, soit par une révision générale des hypothèses actuelles sur l'évolution des États de cette région³⁰.

Les bronzes de Nupe. Plus au nord, sur le fleuve Niger, entre Busa et le confluent de la Bénoué, des bronzes ont été découverts en plusieurs localités. On les appelle les « bronzes de Tsoede », le fondateur du royaume de Nupe au XVI^e siècle. Selon la tradition, ces bronzes furent apportés par Tsoede, qui venait d'Idah, la capitale d'Igala. La tradition enseigne également que Tsoede serait venu avec des forgerons³¹ qui enseignèrent aux gens de Nupe la technique de la cire perdue.

Plusieurs figures ont été trouvées à Tada, à Jebba et à Gurap. Chacun de ces centres a son style propre, mais on découvre un air de parenté qui atteste une influence venue d'Ife ou du Bénin, comme écrit F. Willet: « Dans l'histoire de la fonte du bronze à travers la vallée du Niger, il n'y a pas simplement qu'un ou deux fils à démêler. Il s'agit plutôt d'une pièce de tissu dont il faudra longtemps pour séparer les fils de chaînes et de trame³². »

Dans une étude récente, Thurstan Shaw³³ indique des directions de recherche pour trouver la source du cuivre utilisé dans toute l'aire du bas Niger. Selon lui, il faudra porter une plus grande attention à l'étude des relations nord-sud entre la région et le monde arabo-musulman; le commerce a pu commencer dès avant le X^e siècle et c'est précisément pour contrôler cette voie commerciale sud-nord que le pouvoir s'est déplacé d'Ife pour s'établir dans l'ancien Oyo. Ainsi, les bronzes trouvés à Jebba (Tadra) se trouvent dans la zone de contact, sur le Niger.

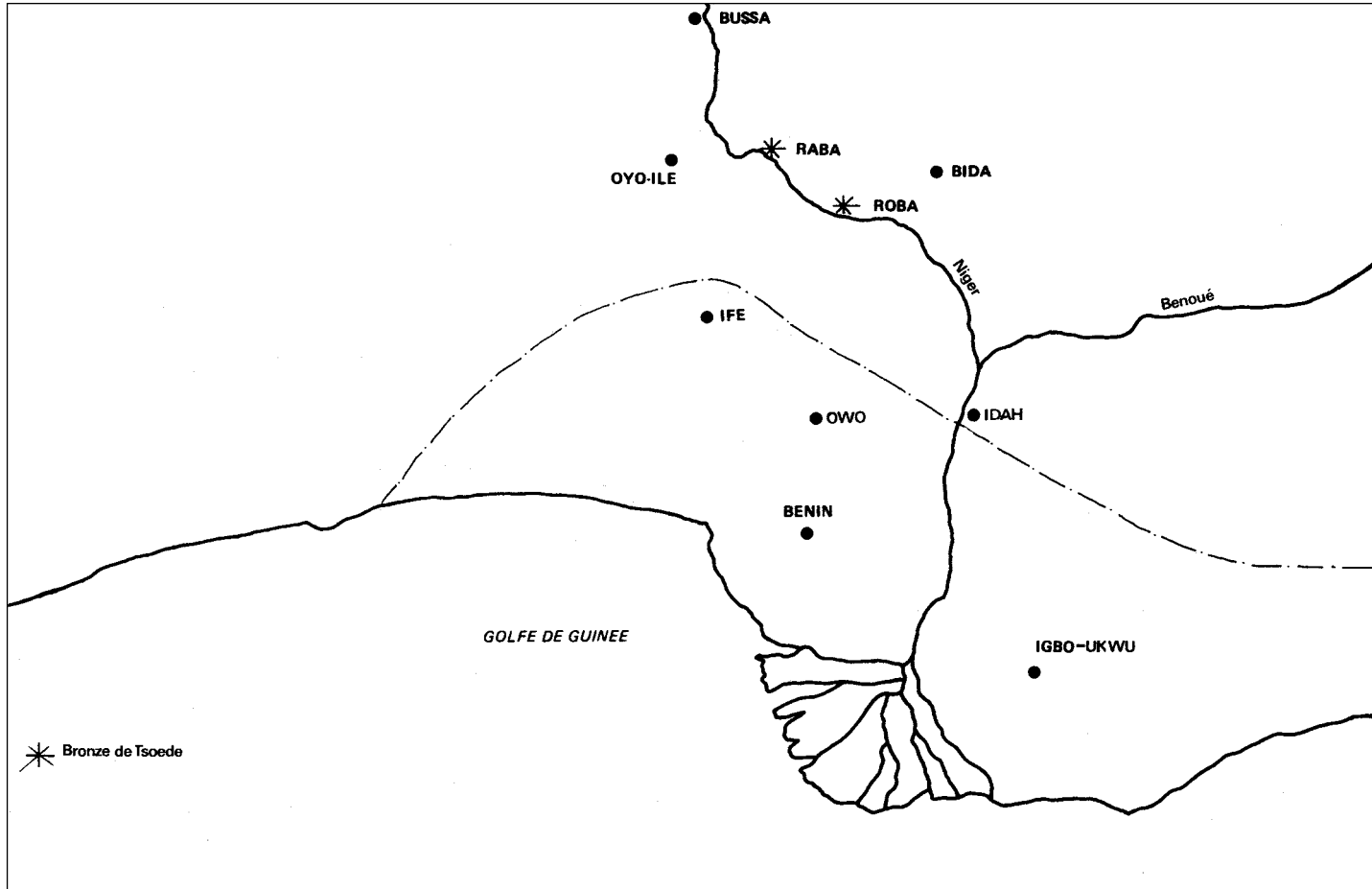
En conclusion, il reste à faire bien des recherches aussi bien pour établir une grille chronologique que pour mieux faire connaître les différentes écoles

30. Plusieurs dates obtenues au carbone 14 ont été fournies: 1075 ± 130 (IX^e-XIII^e siècle); 1100 ± 110 (X^e-XIII^e siècle); 1110 ± 145 (X^e-XIII^e siècle). Il y a lieu, à présent, de revoir toute la chronologie de cette région; de toutes les études déjà faites, il ressort aussi que le delta du Niger a eu des rapports très étroits avec le Nupe au Nord et, par delà, avec la savane du Soudan central que traversait le cuivre en provenance de Takedda pour arriver à Ife-Bénin et à Igbo-Ukwu. Les vastes courants d'échange entre la savane et la forêt remontent probablement à une haute Antiquité.

31. Le roi Tsoede est un personnage légendaire; une tradition dit qu'il arriva à Nupe dans une pirogue en bronze. Il se présente comme un personnage de synthèse. On situe sa naissance vers 1463; en 1493, il aurait été amené comme esclave à Idah; en 1523, il se serait enfui de cette ville pour s'établir roi de Nupe en 1531; il serait mort en 1591. Ce personnage aurait ainsi vécu cent vingt-huit ans!

32. La période en question est évidemment mythique, écrit F. Willet. « Il est possible que Tsoede ait appartenu seulement à la fin de cette période, ou peut-être au tout début de celle-ci, et que l'on ait "allongé" son existence pour combler le "trou" qui le sépare du roi historique », (p.212).

33. T. Shaw, *WAJA*, n°3, 1973, pp.233-238.



Sites des bronzes de Tsoede (carte d'après Th. Shaw in « A Note on Trade of Tsoede Bronzes », West African Journal of Archaeology. 1970).



Statue en bronze d'un personnage assis.
Source: Two Thousand Years of Nigerian Art,
Ekpo Eyo, 1977, Lagos, Federal Department
of Antiquities (photo: André Held)

de bronze. Cette région ne produisant pas de cuivre, la source la plus proche est la mine de Takedda et le dossier des relations entre le Niger, la Bénoué et le Soudan reste largement ouvert.

Les Ijo et les Ewe

On a déjà parlé de la formation d'États chez les Ijo, situés dans le delta du Niger. Okrika, Bonny et Nembe ont des traditions qui donnent à penser qu'ils auraient été fondés avant le XVI^e siècle. Nembe, par exemple, aurait été créé vers le milieu du XV^e siècle par les survivants d'un conflit interne. Il devint une cité-État englobant des établissements de même culture dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres. Par la suite, il absorba un groupe d'Itsekiri qui y introduisit le culte d'Ogidiga ou Ada et se rendit maître du rituel d'État. Cette migration suivit de près la fondation du royaume d'Itsekiri par le Bénin, et l'on notera avec intérêt qu'en dernière analyse les origines du culte d'Ada à Nembe paraîtraient se rattacher à l'*oda*, signifiant épée, qui symbolisait l'autorité du roi de Bénin.

Cette migration des Ijo dans la partie orientale du delta les mit en contact avec les Ibibio, les Ogoni et les Ndoki, minorités ethniques qui, dans des conditions favorables, s'inspiraient souvent de la structure étatique des Ijo. Le plus remarquable des nouveaux États fut l'ancien Calabar, situé sur l'actuel fleuve Cross et fondé par la branche Efik des Ibibio. Toutefois, sa création paraît ne dater que du XVII^e siècle. Auparavant, les rives de la Cross avaient été occupées par les Ejegham, les Ekoi et les Efut, peuples semi-bantu qui venaient du Cameroun méridional. Tout comme les Ibo, ils préservèrent une société lignagère jusqu'à leur absorption par les Efik.

Conclusion

À la fin du XV^e siècle, lorsque les Portugais abordèrent cette côte, Oyo et le Bénin étaient les États les plus importants; il existait aussi des cités indépendantes très bien structurées, encadrant des lignages à gouvernement moins élaboré. Bénin et Oyo étaient des royaumes puissants et expansionnistes. Le processus de formation d'États avait accéléré le rythme des interactions culturelles entre les populations, encourageant la diffusion des institutions, des pratiques et des objets cérémoniels, des cultes religieux et probablement de la technologie. La technique du moulage à la cire perdue, par exemple, qui était un secret jalousement gardé et associé à la monarchie divine, s'était néanmoins largement répandue. Les relations économiques revêtaient aussi une complexité et une intensité nouvelles: le palais du souverain, avec ses besoins d'approvisionnement et de services spécialisés, fut un facteur déterminant de cette évolution. En outre, les États étaient mieux équipés pour organiser un commerce extérieur, fournir les marchés, organiser la collecte et le transport des produits, assurer la sécurité des

marchands voyageant sur de longues distances. Les États marchands ijo envoyaient de grandes pirogues loin à l'intérieur des terres pour échanger le sel contre des denrées alimentaires qu'ils ne produisaient pas eux-mêmes. Le roi du Bénin pouvait organiser un commerce d'ivoire, de poivre et d'esclaves à grande échelle. Les étoffes d'Ijebu se trouvaient sur les marchés d'une vaste région. Oyo, grâce à sa position entre les États de la forêt et ceux de la savane, contrôlait une grande partie du commerce. Ainsi, lorsque les Portugais apparurent sur la côte à la fin du XV^e siècle, ils trouvèrent à Ijebu, à Bénin et chez les Ijo des États bien établis, avec une économie déjà adaptée aux besoins du commerce international. La manière dont l'épreuve des contacts commerciaux, culturels et politiques avec les États européens fut surmontée constitue un des thèmes centraux de l'histoire de toutes les populations de cette région au cours des quatre siècles qui suivirent.